

M E M O I R E

E T

CONSULTATION,

POUR JEAN - GASPARD VENCE, ci-devant
Capitaine de Port à la Grenade, nommé par le Roi
Chevalier de Saint-Louis, le 24 Janvier 1780, Appellant
d'une Sentence des Juge - Consuls de Paris;

CONTRE le sieur D O R É ; Intimé.



A P A R I S,

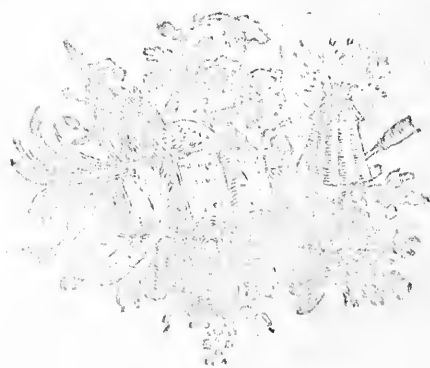
Chez N. H. N Y O N , Imprimeur du Parlement,
rue Mignon Saint André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXVII.

MEMOIRE

CONSULTATION

Par M. Jean - Gaspard VIGNON, ci-devant
Général de l'Armée de la Grande, nommé par le Roi
à la charge de Lieutenant, le 24 Janvier 1793.
Composé par M. de la Roche, Lieutenant.



1793



M É M O I R E

ET CONSULTATION,

POUR JEAN-GASPARD VENCE, ci-devant Capitaine de Port à la Grenade, nommé par le Roi Chevalier de Saint-Louis, le 24 Janvier 1780, Appellant d'une Sentence des Juge-Consuls de Paris ;

CONTRE le sieur DORÉ, Intimé.

UNE poursuite dont j'ai été l'objet aux Consuls, & que je viens de déférer au Parlement, m'oblige d'occuper mes Conseils d'une question bien singulière. Suis-je ou ne suis-je pas Chevalier de Saint-Louis ?

Qu'est-ce qui constitue parmi nous le Chevalier de Saint-Louis ? est-ce la Lettre par laquelle le Roi, Grand Maître & Chef Souverain de l'Ordre, déclare à un homme que, pour récompense de ses services, il l'a admis au nombre des Chevaliers ? dans ce cas je suis Chevalier de Saint-Louis, car j'ai cette Lettre ; c'est même le seul bien qui me reste d'un naufrage qui a pensé me coûter la vie, & qui a, pour la seconde fois, englouti tout ce que je possédois.

Est-ce, au contraire, la simple formalité de la réception,

confiée ordinairement par le Roi à un Commissaire ? dans ce cas je ne suis point Chevalier de Saint-Louis, car le Commissaire que le Roi avoit nommé pour me recevoir ne m'a pas reçu.

Enfin, quand même je ne serois pas Chevalier de Saint-Louis, pourroit-on me réputer Négociant, moi qui ne fais point de commerce ; & mon Adversaire, pour un simple billet à ordre, a-t-il pu m'assigner aux Consuls, ou auroit-il dû m'assigner devant les Tribunaux ordinaires ?

Telles sont les questions sur lesquelles je demande l'avis de mes conseils.

Le récit où je vais entrer, aidera à les résoudre. Mais puisque le hasard me replace un instant sous les yeux du public, de qui quelques actions utiles à mon pays m'ont autrefois fait connoître, je ne veux pas me borner à exposer les faits de la Cause, je demande qu'il me soit encore permis d'y joindre un précis des principaux événemens de ma vie, vie singulière, passée dans une alternative continuelle de revers & de bonheur, de fortune & de pauvreté, vie pure & sans tache, embellie peut-être de quelques instans de gloire, & que mes ennemis réussiroient cependant à souiller de deshonneur, si je n'obtenois pas de la justice suprême du Roi un Tribunal, où toutes les imputations qu'ils osent me faire soient discutées, afin que je sois puni, si je suis coupable, ou vengé avec éclat de leurs calomnies, si, comme je le prétends, je suis innocent.

F A I T S.

Je suis né à Marseille en 1747, d'un pere qui avoit été Capitaine de Vaisseau dans la Marine Marchande. Après avoir long-tems navigué avec honneur, il s'étoit retiré dans la pa-

trie ; il s'y étoit marié ; & se trouvant assez riche pour établir avantageusement ses enfans , il auroit bien voulu nous faire embrasser une profession moins périlleuse que la sienne. Ses efforts furent vains , du moins à mon égard. Les premiers livres qui tombèrent dans mes mains , au sortir de l'enfance , décidèrent de mon sort. Les vies de Dugué-Trouin , de Jean-Bart , de Duquêne , &c. de ces hommes rares qui , nés comme moi dans l'obscurité , en étoient sortis à force de talent & de courage , avoient enflammé mon imagination ; & lorsque mon pere me consulta sur l'état que je voulois prendre , il eut beau vouloir tourner ma pensée vers tous ceux que sa fortune nous auroit permis d'envisager , je lui répondis que je voulois être Marin comme Jean-Bart & comme Duquêne , & qu'il pouvoit être sûr que je me ferois tuer , ou que je monteroïis , comme eux , aux premières dignités de notre Marine.

Cette saillie d'enfant fit sourire mon bon pere. Il étoit bien éloigné de vouloir me contraindre ; mais avant de m'abandonner au parti que je voulois prendre , il arrêta mes regards sur ses inconvéniens. Il me fit sentir que lorsque les hommes dont je lui parlois s'étoient élevés , la constitution des choses étoit différente. La France venoit de créer une Marine ; elle avoit des Vaisseaux & presque point de Capitaines à prendre dans la noblesse : il fallut bien qu'elle allât en demander au tiers-état , qui étoit alors le seul qui naviguoit : il n'étoit donc pas merveilleux que des hommes , d'un talent aussi distingué que Jean-Bart & Duquêne , eussent pris leur place , lorsqu'elle n'étoit disputée que par des concurrens , la plupart de la même naissance qu'eux. Mais aujourd'hui tout étoit changé. La Noblesse se jetoit en foule dans la Marine , & il devoit me dire que le malheur de manquer de naissance étoit le plus grand

de tous, dans une carrière couverte de Gentilshommes. Que quel que fût mon courage, il ne me falloit pas croire que ce fût une recommandation suffisante; que je trouverois beaucoup d'hommes d'un nom illustre, aussi disposés que moi à se faire tuer pour leur Roi & pour leur Pays; mais que pendant qu'une multitude de voix en crédit feroit valoir leurs moindres actions, on garderoit le silence sur ce que je ferois de plus éclatant; car ne tenant à rien, qui est-ce qui se croiroit obligé de parler pour moi auprès des arbitres des recompenses? Que d'ailleurs rien n'étoit aussi désagréable, au milieu de toute cette Noblesse, que la position d'un Roturier: que si j'étois humble & doux, on me prendroit au mot sur ces qualités sans m'en favoir gré, parce qu'on les regarderoit comme un des devoirs de mon état, & qu'on en abuseroit contre moi; que si je voulois montrer quelque roideur, on m'humilieroit sans cesse. Qu'enfin, ce que je pouvois attendre de plus certain dans cette carrière, dont mes livres m'avoient donné une idée si enivrante, c'étoit d'y être accablé de degoûts à chaque instant de ma vie, & d'y voir presque tous mes services découragés par des passe-droits.

Ces réflexions étoient solides; je n'ai eu dans la suite que trop d'occasions de le sentir: mais la jeunesse sait-elle soumettre ses passions à la raison? J'avois beau n'avoir rien à répondre, je n'en persistai pas moins dans la résolution de n'avoir point d'autre état. Alors mon pere fit comme devoient faire tous les parens, voyant que mon penchant résistoit à tout, il cessa de le combattre. Il m'envoya faire ma premiere campagne sur une barque qui partoit de Bayonne pour Saint-Domingue, & il m'adressa à mon frere aîné, plus âgé que moi d'un grand nombre d'années, & depuis long-tems fixé dans cette Isle, où il

étoit Négociant. C'étoit en 1762 : la France étoit alors engagée dans une guerre désastreuse. Une partie de nos Isles étoit tombée au pouvoir de l'ennemi , un essain de Corsaires bloquoit les autres ; plusieurs vinrent nous assaillir ; & malgré la supériorité de notre marche , nous approcherent assez pour nous envoyer plusieurs bordées. Nous essuyâmes de plus deux tempêtes , qui nous mirent sur le point de périr : ainsi , je vis la mort sous plusieurs faces dans ce voyage ; toutefois elle m'effraya si peu , qu'arrivé à Saint-Domingue , mon premier soin fut de supplier mon frere de me chercher de l'emploi sur quelque Corsaire ; mais pendant qu'il y travailloit , la paix se fit , & je puis me compter parmi ceux qu'elle désola.

Voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour mes projets à Saint-Domingue , je revins dans mon Pays : j'y passai deux ans à apprendre la théorie de l'art auquel j'avois destiné ma vie. En 1766 je fis , sur le Vaisseau du Roi le Protecteur , commandé par feu M. de Broves , cette campagne que les Ordonnances exigent d'un Officier Marchand , pour qu'il puisse être reçu Capitaine de Navire. J'avois fait auparavant , & j'ai fait depuis divers autres voyages sur lesquels je passerai , pour fixer les regards de mes lecteurs , sur un des plus extraordinaires événemens dont ma vie ait été marquée.

C'étoit en 1767. J'avois vingt ans ; je venois d'obtenir la place de second Lieutenant sur le Navire l'Auguste , Capitaine Pascal Antoine. Nous partîmes de Marseille le 7 du mois de Mai , pour aller commercer à la côte d'Angole , dans le Royaume de Congo. Dans les premiers jours de Juillet nous passâmes la Ligne , & au lieu d'aller au Congo par le golfe de Guinée , nous cinglâmes , suivant l'usage de tous les Navigateurs d'alors , à travers l'Océan atlantique , & nous descendîmes jusqu'au

trente-quatrième degré de latitude méridionale , après quoi nous remontâmes vers la Ligne à l'aide d'un vent de sud , qui souffle constamment le long de toute cette partie de la côte d'Afrique. Notre navigation fut heureuse jusqu'au 14 du mois de Septembre. Ce jour là , vers le coucher du Soleil , nous prîmes la latitude , & nous trouvâmes que nous devions approcher du cap Negre , car il gît par seize degrés & demi sud , & nous étions , nous , par dix-sept. Cependant , comme nous n'appercevions point encore la terre , le Capitaine se décida à laisser courir le Vaisseau jusques vers huit heures , & à mettre alors le cap au nord à petites voiles. Nous nous mîmes à table avec pleine sécurité : tout à coup nous recevons une secousse effroyable , le Navire avoit touché ; nous volons sur le pont , nous voyons la mer couverte de débris , parmi lesquels nous reconnoissons ceux de notre gouvernail ; le Vaisseau court encore deux longueurs , & s'abbat presque entièrement sur un banc de sable.

La mer le battoit avec violence ; ses lames rouloient jusques sur le pont ; nous les voyions d'un instant à l'autre emporter des pieces de notre Navire , affreux présage du sort qui nous attendoit nous-mêmes ! La nuit vint encore , par son obscurité , ajouter à la triste réalité de notre destinée toutes les terreurs de notre imagination. Il nous restoit une chaloupe , nous la mîmes à l'eau ; nous y embarquâmes des armes , des habits , des provisions , comptant nous en servir au point du jour pour gagner la terre ; mais vers minuit une lame effroyable l'enleva & la mit en pieces , & nous restâmes sans aucun espoir. Nous attendions le jour avec une impatience mêlée d'horreur ; il vint , & fut moins affreux que nous ne l'avions pensé ; il nous découvrit la terre à moins d'un quart de lieue : mais quoique la

côte fût basse , des brisans regnoient tout au long , & la mer y faisoit un bruit si terrible , que nous tremblions d'être mis en pieces avant d'y pouvoir aborder. Cependant l'eau gagnoit de plus en plus notre malheureux Navire ; il étoit ouvert de par-tout , notre perte étoit certaine , si nous nous obstinions à y demeurer. Un jeune Mouffe nommé Martin & moi , nous résolûmes de donner l'exemple ; & s'il falloit périr , de trouver du moins une mort prompte , au lieu d'expirer lentement à travers toutes les angoisses de la terreur & du désespoir ; nous nous jettâmes ensemble à la mer , & aidés par le vent , nous surmontâmes les brisans , & parvînmes heureusement à la côte. Nous cherchâmes aussi-tôt les endroits les plus abordables , & nous criâmes à nos compagnons de se jeter à la nage de ce côté : tous ceux qui savoient nager se sauvèrent ; mais cinq ou six malheureux restèrent à bord , d'où nous les voyions tantôt lever les mains au Ciel avec larmes , tantôt les tendre vers nous , en nous appelant à leurs secours. La pitié l'emporta sur nos terreurs ; nous voulûmes retourner au Navire , mais le vent nous en repoussa toujours ; & après plusieurs tentatives , nous fûmes obligés de les abandonner , pour ne pas périr nous-mêmes. Heureusement , pendant le jour , la mer acheva de mettre le Navire en pieces ; chacun de ces malheureux se prit à un débris ; nous nous jettâmes à la nage pour les aider , & , en les poussant devant nous , nous les amenâmes tous à la côte , à l'exception de deux hommes qui , pour s'étourdir sur leur destinée , avoient passé à boire toute l'horrible nuit dont nous sortions , & qui , étendus sur le pont , la tête troublée , périrent avec le Navire à l'instant où il fut brisé.

Nous employâmes le reste du jour à ramasser les débris que les vents pouffoient sur la côte ; nous retrouvâmes , entr'autres

choses, quelques fusils & deux caisses pleines de sabres. Notre Navire étoit chargé d'eau-de-vie & de vin, que nous comptions vendre aux Negres avec qui nous allions commercer. Nous vîmes flotter un grand nombre de futailles à notre portée, nous les amenâmes à terre presque toutes défoncées; ainsi, nous profitâmes peu de ce qu'elles avoient renfermé; mais les futailles vuides ne laisserent pas de nous être utiles, chacun de nous en prit une, & en y entassant de l'algue & d'autres herbes, dont le bord de la mer étoit couvert, & que le Soleil séchoit en un instant, nous en fîmes une espece de lit assez commode, où nous passâmes la premiere nuit.

Le lendemain notre premier soin fut de tenir conseil sur ce que nous devions faire. Nous étions jettés sur une plage déserte, que nul Navire Européen ne fréquente, nous n'avions aucun espoir d'en sortir par ce moyen; il falloit donc nous en tirer de nous-mêmes. Nous étions au dix-septieme degré de latitude sud, c'est-à-dire, placés entre les établissemens Hollandois, & ceux de la Couronne de Portugal, mais à des distances fort inégales. Nous avions, à vol d'oiseau, près de 500 lieues à faire pour gagner le cap de Bonne-Espérance, & 200 lieues seulement pour gagner Saint-Philippe-de-Benguel, dans le Congo, premier établissement des Portugais. C'est de ce côté que nous résolûmes de diriger notre marche, & il ne fut plus question que d'établir parmi nous, l'ordre qui convenoit le mieux à la misérable situation où nous étions.

Premierement il fut résolu que nous suivrions les bords de la mer sans cesse, tant parce que nous y trouverions toujours de quoi vivre en ramassant les déjections des marées, que parce qu'il n'étoit pas impossible que quelque navire jetté hors de sa route par la tempête, passât à la vue de la côte & mît fin à nos miseres,

Il fut résolu ensuite qu'on proportionneroit le chemin aux forces des plus foibles : que si quelques-uns de nous , devenus plus foibles encore par les maux sans nombre qui nous affligeoient , étoient hors d'état de suivre , on les porteroit une partie du jour , en se relayant l'un l'autre , & en diminuant d'autant les journées : que s'ils tomboient malades , on feroit halte au premier endroit commode ; qu'on leur donneroit plusieurs jours pour se rétablir ; qu'on ne s'abandonneroit qu'à la dernière extrémité , & seulement lorsqu'on craindroit que tout autre parti ne devînt funeste , & que l'Equipage tout entier ne fût la victime de cette pitié pour quelques individus.

Traversant une des plus brûlantes régions d'Afrique , il étoit probable que nous rencontrerions des bêtes féroces. Pendant le jour nous croyions avoir médiocrement à les craindre , nous étions soixante-dix . J'ajouterai , avec vérité , que manquant de tout , excepté d'armes , mourant de faim , mourant de soif , & ayant ce courage de nécessité que la nature semble tenir en réserve , même pour les animaux qu'elle a créés d'ailleurs les plus lâches , lorsqu'elle les jette dans une situation approchante du désespoir , nous en vîmes à désirer leur rencontre , comme en d'autres occasions nous l'eussions peut-être redoutée. Mais pendant le jour il y avoit peu d'apparence qu'elles osassent nous attendre , notre nombre faisoit notre sûreté. La seule règle que nous établîmes fut donc de ne nous point débander pour les poursuivre , de rester réunis , & si elles ne fuyoient pas , de marcher vers elles tous ensemble & de tomber dessus le sabre à la main & tous à la fois. Mais la nuit pouvoit exiger d'autres précautions. Nous résolûmes , toutes les fois que nous la passerions dans un bois ,

de ne nous livrer au repos qu'après nous être bien retranchés. Si nous étions dans un lieu découvert, notre troupe devoit se coucher à terre dans le plus petit espace possible, pendant que des sentinelles armées veilleroient pour elle, & la feroient mettre debout au moindre bruit. J'ajouterai encore sur cet article, & pour n'y pas revenir, que jamais les précautions dont je viens de parler ne furent négligées. Heureusement elles se trouverent superflues; la nuit les bêtes féroces ne nous donnerent aucune alarme, & le jour nous ne vîmes rien, excepté quelques Léopards que notre nombre rendoit peu curieux de nous approcher, & qui ne manquerent jamais de prendre la fuite au premier pas que nous fîmes de leur côté.

Après avoir ainsi réglé l'ordre de notre marche nous nous mîmes en chemin; ce qui nous faisoit le plus souffrir depuis notre naufrage, c'étoit le manque d'eau douce, nous étions à l'eau-de-vie pour toute boisson. Les cartes marquoient une rivière à trois lieues nord de ce point de la côte; mais nous eûmes la douleur de voir que c'étoit une rêverie de Géographe, ce ne fut qu'après plusieurs jours que nous rencontrâmes, non pas une rivière, mais une espece de lac, non loin duquel étoit un grand bois. Sa rive étoit semée de pourpié & d'oseille; nous trouvâmes en outre sur le bord de la mer, qui n'en étoit qu'à un quart de lieue, un rocher couvert d'huitres, & dans le bois une sorte de pomme d'un goût assez agréable: là nous nous délassâmes de nos fatigues pendant plusieurs jours, & nous en partîmes bien rétablis & chargés de provisions.

Tant qu'il nous fut possible de suivre les bords de la mer, ils nous nourrirent comme nous l'avions prévu, mais tout-à-coup la côte se hérissa de montagnes inaccessibles. Alors nous

nous fûmes forcés de faire un long détour, & notre situation devint affreuse. Nous nous trouvâmes jettés dans un desert de sable, sans arbres & sans eau, solitude immense, horrible, où rien ne reposoit les yeux; que nous parcourions des jours entiers sans avoir rien apperçu, hors quelques brins d'herbe qui y perçoient de loin en loin & se fanoient en naissant. Là, tout ce qu'il y avoit parmi nous de plus foible périt. Quinze ou vingt de nos malheureux compagnons tombèrent à la fois accablés par le besoin & la lassitude, & nous, rendus féroces par la nécessité, au lieu d'user, à les traîner avec nous, ce qui nous restoit de forces, nous les abandonnâmes au plus vite pour ne pas partager leur sort.

Nous restâmes trois jours dans ce desert sans trouver ni vivres ni eau; le quatrième les montagnes qui nous séparoiert de la mer, s'abaissèrent & firent place à une plaine couverte de bois. Nous vîmes de la fumée s'élever par dessus les arbres, signe indubitable qu'ils recéloit quelque habitation. Toutes les relations s'accordoient à dire les peuples de cette côte antropophages : dans toute autre situation nous aurions fui leur rencontre; mais quelque terreur qu'ils nous inspirassent, la faim étoit encore plus horrible, elle alloit trancher nos jours & leur cruauté nous feroit peut-être grace. Nous résolûmes d'aller implorer leur secours dans leur demeure. A l'instant où nous allions pénétrer dans le bois, voilà trois ou quatre cent Nègres qui en sortent tout-à-coup l'arc & la flèche à la main; ils firent halte à cent pas de nous, nous les imitâmes, & pendant que nous nous tenions immobiles & les armes basses, un des nôtres s'avança pour leur parler; il ne sçavoit pas leur langue, mais il en est une que tous les hommes entendent, celle des cris & des gestes, ce fut celle qu'il

employa. Il se mit à pousser des cris lamentables, il montra l'horrible maigreur de son corps, il tendit les mains vers le Soleil, il indiqua par ses doigts, que cet astre s'étoit levé & & couché quatre fois, sans que notre bouche eût reçu de nourriture, & trouvant sous ses pieds de la fiente de vache, il leur fit entendre, à force de signes, que c'étoit des animaux dont venoit cette fiente que ses compagnons auroient besoin.

Nous fûmes bien-tôt certains d'avoir été entendus. Un d'entr'eux, distingué des autres par son pagne & que nous prîmes pour un chef, nous fit signe de reprendre le chemin par lequel nous étions venus, après quoi il disparut avec toute sa troupe, à l'exception d'une quinzaine de Negres qu'il nous laissa comme une sorte de gage de son retour. Nous obéîmes à son signe que nous avions très-bien compris; mais n'étant pas encore sans méfiance, nous entrelassâmes ces Negres parmi nous, de manière que si ceux qui avoient disparu nous vouloient dresser une embuscade, il leur fallût venir nous combattre corps à corps, & qu'ils ne pussent pas nous lancer leurs flèches sans risquer de tuer les leurs au lieu de nous.

Arrivés au bord de la mer, nous vîmes reparoître la même bande par un autre chemin & en poussant de grands cris. Pour cette fois notre mort nous parut certaine, & nous ne songeâmes plus qu'à la leur faire acheter cherement. Mais ces cris, qui nous avoient allarmés, étoient des cris de joie & un avertissement qu'ils nous donnoient à leur manière, que nous allions être secourus. Quand ils furent à quelque distance de nous, ils s'accroupirent tous sur le sable, & nous en vîmes paroître une autre troupe qui nous amenoit deux bœufs. On peut juger de notre joie. Nous nous mêlâmes alors sans précaution parmi eux; nous leur fîmes entendre, en les embras-

fant & les caressant, qu'il nous faudroit encore du bois & du feu. Aussi-tôt en voilà une troupe qui se détache & va querir des branches d'arbre; d'autres courent à leurs habitations & en rapportent des tisons. En quelques instans, ils eurent allumé un grand feu. Nous avions, en attendant, égorgé & écorché ces bœufs. Nous en mêmes rotir des quartiers, mais nous n'eûmes pas la patience d'attendre qu'ils fussent cuits, à peine eurent-ils senti le feu, que nous en découpâmes de grandes tranches à coup de sabre, & les dévorâmes avec une avidité qui sembloit émerveiller ces pauvres Negres.

Jugeant, par cette voracité, de l'excès de nos besoins, ils nous firent entendre, que le Soleil alloit se coucher, qu'ils alloient aussi se coucher comme lui; mais que quand il se leveroit, ce qu'ils indiquèrent en montrant le côté du ciel opposé à l'Occident, nous n'avions qu'à nous tenir à la même place, & qu'ils nous ameneroient d'autres bœufs. Mais nous n'eûmes garde de les attendre, depuis que notre faim étoit assouvie, toutes nos frayeurs nous avoient repris. Il n'étoit pas impossible, nous disions nous, qu'une troupe d'inconnus bien armés en eût imposé à des Sauvages, peut-être avions-nous dû leur secours, moins à leur humanité qu'à leur craintive perfidie; peut-être ne nous avoient-ils si bien traités que pour endormir notre défiance, & reviendroient-ils le lendemain en assez grand nombre pour nous accabler? En supputant nos journées de marche, nous ne devions pas être loin des établissemens Portugais: ce qui nous restoit de nos bœufs, joint aux poissons que nous fournissoient les marées, & aux fruits des bois dont le pays étoit couvert fort au loin, nous suffiroit sans doute pour nous y rendre: pourquoi donc attendre ces Negres lorsque nous pouvions nous passer d'eux? Ces

raisons nous décidèrent , nous fîmes rôtir jusqu'au dernier morceau de leurs viandes , & les ayant réparties dans toute la troupe , nous nous remîmes en marche , quelques heures avant celle qu'ils avoient fixée pour leur retour.

Ce parti étoit sage. Cependant aujourd'hui , que je suis de sang froid , je dois dire que si l'excès de nos miseres rendoit tant de méfiance excusable , rien dans l'air ni dans les manieres de ce bon peuple n'étoit fait pour l'autoriser. Ils étoient venus à nous tout armés & dans une attitude menaçante : mais il n'y avoit rien d'ennemi dans leurs vues ; c'étoit seulement une précaution indiquée par la nature , à l'aspect d'une troupe d'inconnus armés dont on se voit assailli tout-à-coup , sans en connoître les intentions , & à qui l'on veut montrer qu'on est en état de se défendre. Non - seulement ils ne tirèrent point sur nous ; mais quand ils furent certains , par notre humble démarche , que nous étions dans la dernière détresse , & qu'au lieu de songer à leur nuire , c'étoient leurs secours que nous implorions , à l'instant toute leur défiance disparut : nous ne vîmes plus en eux que cet instinct de bienveillance que la nature a donné à chaque être pour les êtres qui lui ressemblent , & cette pitié pour l'infortune , qui est la première & la plus puissante vertu de l'homme , tant que ses passions ne l'ont pas perverti. En rassemblant divers indices , aujourd'hui presque effacés de ma mémoire , mais qui alors me frappèrent vivement , je crois pouvoir en conclure que ces bons Negres n'avoient jamais eu de communication avec aucune nation d'Europe , & que nous étions les premiers Blancs qu'ils voyoient. J'en juge par l'étonnement que notre couleur sembloit leur causer , quoique fort altérée par nos souffrances & par l'action continuelle du soleil. Quand ils se furent un peu

familiarisés avec nous , ils passaient & repassaient la main sur notre corps , pour voir si cette couleur étoit naturelle. Ils ne paroissent pas moins étonnés de la forme de nos cheveux ; nos sabres , nos fusils les émerveilloient , & il en étoit de même de nos habits , quoique réduits en lambeaux. Quant à eux , tout leur vêtement étoit une peau de léopard , d'once ou de panthere , qui leur couvroit la ceinture ; les plus apparens avoient encore des colliers d'os de poisson , & sur la tête , un diadème de dents longues & aiguës , que nous crûmes être celles d'un sanglier. Comme ils étoient au nombre de quatre cens lorsque nous les découvrîmes , il est clair qu'ils vivent en corps de peuple ; nous crûmes même démêler parmi eux quelques marques de subordination & d'empire : mais en traversant leur pays , nous ne vîmes aucune trace d'agriculture ; peut-être sont-ils encore dans cet état où étoient les premiers hommes , vivant des fruits spontanés de la terre & du lait & de la chair de leurs troupeaux.

Je remarque , avec un cœur sensible aux soins de la Providence , que la rencontre de ces bons Negres , fut le terme de nos plus grandes miseres. Nous eûmes encore depuis à souffrir de la soif , & des fatigues de notre marche ; mais du moins nous ne fûmes jamais en danger de mourir de faim. Nous tombâmes de nouveau dans quelques peuplades de Negres , mais toutes foibles & peu nombreuses : les uns désertoient leurs cabanes en nous voyant paroître , nous lançoient de loin quelques fleches , & disparessoient en poussant des hurlemens ; d'autres nous reçurent avec amitié , & partagerent avec nous leur subsistance. Enfin un matin , étant au milieu d'un désert de sable , nous appercûmes de loin un homme à cheval ; nous courûmes à lui avec des cris d'allégresse ; mais

nous le vîmes plus tenté de s'enfuir que de s'approcher, & notre aspect pouvoit justifier sa terreur. Il y avoit alors près de quatre mois que nous étions en marche : nous étions absolument nus ; nos cheveux étoient sales , mêlés d'une manière horrible ; une barbe hideuse hérissoit nos visages ; le soleil avoit noirci notre peau , & les insectes l'avoient couverte d'ulcères ; nous ressemblions plus à une troupe de monstres à face humaine , qu'à de malheureux-Européens naufragés. Voyant cet homme prêt à s'enfuir , nous sentîmes qu'il falloit imiter avec lui ce que nous avions fait envers nos premiers Sauvages ; nous nous jettâmes tous à genoux , en poussant des cris lamentables. Un de nous savoit l'espagnol : nous le détachâmes ; il s'avança seul & sans armes ; & quand il fut à portée de se faire entendre , il s'arrêta & lui cria , en peu de paroles , le malheur qui nous étoit arrivé. Alors cet homme vint à nous ; c'étoit un ancien marin portugais qui avoit navigué en Provence , & fait même quelque séjour à Marseille. Il nous apprit que son habitation étoit à peu de distance , sur une montagne appelée , si je ne me trompe , *El Sombrero* , & il se mit à notre tête pour nous y conduire.

L'habitation étoit peu de chose ; mais la charité du possesseur étoit immense ; tous ses vivres , toutes ses provisions furent pour nous ; tout ce qu'il avoit dans sa basse-cour fut égorgé ; ses esclaves & lui étuverent nos plaies ; les plus malades d'entre nous furent mis dans ses lits ; il nous donna tout ce qu'il avoit de linge , & le lendemain il nous conduisit lui-même à Saint-Philippe de Benguel , dont nous étions encore à neuf lieues. Le Gouverneur , averti par lui de notre désastre , manda le Capitaine pour en faire le rapport. Aussi-tôt tous les secours de la Colonie nous furent prodigués ; les autres Offi-
ciers

tièrs & moi nous fûmes logés chacun chez un Négociant , à qui il étoit ordonné de nous pourvoir abondamment de tout. Les mêmes ordres furent donnés pour le reste de l'équipage , & ils étoient bien inutiles ; c'étoit à qui nous auroit. L'excès & la longueur de notre infortune , le courage que nous y avions montré , cet intérêt qui s'attache aux hommes qui ont éprouvé des aventures extraordinaires , tout attendrissoit pour nous le cœur de ce peuple , & nous rendoit à ses yeux des êtres presque sacrés.

Lorsque le repos & les soins nous eurent un peu rétablis , nous suppliâmes le Gouverneur de nous donner les moyens de retourner dans notre patrie ; il nous dit qu'il comptoit nous procurer un passage au Brésil , & de-là à Lisbonne , sur des vaisseaux de la Compagnie portugaise qui arriveroient dans quelques mois ; mais que si nous aimions mieux ne pas les attendre , il nous fourniroit un bâtiment avec lequel nous pourrions gagner la côte d'Angole , d'où il nous feroit facile de revenir en France sur des navires de notre propre nation. Nous préférâmes en effet ce dernier parti. Le bâtiment se trouva prêt en quelques semaines ; on le munit de toutes sortes de provisions. Ce bon peuple nous vit partir avec regret : pour moi , que mon hôte avoit traité avec une tendresse particulière ; je me séparai de lui en fondant en larmes , & comme on se sépare d'un père. Aujourd'hui , que vingt ans se sont écoulés , mon cœur se retrace encore avec délices la touchante bonté du sien , heureux , si ce sentiment n'étoit pas condamné à rester sans cesse stérile , & s'il m'étoit un jour donné de rendre , à quelqu'un de ses compatriotes dans l'infortune , une partie des tendres soins qu'il me prodigua.

Au bout de deux jours de navigation nous fîmes rencontre

d'un Senault de Bordeaux , nommé la Revanche , Capitaine Louis Décour ; il nous prit tous à son bord , & amena notre petit bâtiment à la remorque jusqu'à Saint-Jean-de-Loango , autre Colonie Portugaise , où nous le consignâmes au Gouverneur. De là la Revanche nous conduisit à Cabinde , sur la côte d'Angole. Nous y trouvâmes plus de vingt navires françois , dont chacun se fit une fête de se charger d'un ou deux de nous. Je m'embarquai sur le navire l'Elisabeth , du Havre , Capitaine d'Estrées. Il sembloit que ma santé fût destinée à avoir le même terme que mes souffrances ; elle avoit résisté aux horreurs réunies de la faim & du désespoir , à peine fus-je sur un bon navire , où je n'avois rien à faire qu'à prendre bien soin de moi , que me voilà attaqué d'un scorbut terrible. Le Capitaine me jetta à la Guadeloupe presque mourant : j'y passai trois mois sans pouvoir me remettre ; enfin ayant repris un peu de force , j'en profitai pour me traîner à un bâtiment qui partoît pour Marseille , où j'arrivai dans un état qui me rendoit presque méconnoissable à l'œil même de mon pere.

Il semble qu'après avoir repris ma santé , passer dans le sein de mon pays & de ma famille le reste d'une vie éprouvée par tant d'infortunes , devoit être désormais ma seule ambition ; c'étoit du moins l'avis de mon pere , & il n'oublia rien pour que ce fût aussi le mien. Mais le repos m'importunoit ; accoutumé à l'activité , cette espece d'intérêt qui accompagne la vie d'un navigateur , & qui naît d'un mélange continuel d'espérances & d'inquiétudes , étoit devenu un besoin invincible pour mon ame ; je sentoîs que j'aurois mille fois mieux aimé perdre la vie , que d'en traîner le cours à travers cette insipide & insupportable monotonie des habitudes d'un Citadin. Je sollicitai donc de l'emploi sur le premier bâtiment qui par-

toit pour nos Colonies ; & c'est dans des navigations de cette espece que je passai tout le tems qui sépare l'année 1767 de l'année 1776.

Alors commença la révolution d'Amérique. J'étois à la Martinique : je résolus d'offrir mes services au Congrès ; & puisque mon pays étoit en paix , d'apprendre à lui devenir utile , en servant la noble cause d'une Nation naissante qui combattoit pour sa liberté. Mais que feroit le Congrès de l'épée d'un particulier ? Je voulois pouvoir lui présenter au moins un navire. Voici comment j'exécutai mon projet.

Tout le monde connoît de nom les Flibustiers. On fait les prodigieux exploits qu'ils firent dans nos Colonies & contre l'Espagne dans le cours du siècle dernier. Depuis que cette Puissance est gouvernée par une Branche de la Maison de France , & que nous n'avons plus de guerre contr'elle , cette intrépide Milice a presque disparu ; mais son esprit subsiste encore dans nos Isles : on le retrouve sur-tout dans une classe de gens de mer , à qui , par cette raison & à cause de la vie qu'ils mènent , on a conservé le nom de Flibustiers. Ce sont presque tous des matelots qui désertent des navires marchands , & qui , sous le premier Chef qui veut s'en servir , font le cabotage des Isles , & vont même commercer en contrebande sur le continent. Ils sont toujours bien armés , & s'accoutumant au feu par des combats continuels contre les Gardes-Côtes , la paix qui amollit tout le reste , les aguerrit ; & lorsqu'une rupture survient , c'est le meilleur équipage qu'un Armateur de Corsaire puisse employer. Le Capitaine qui veut enrôler des Flibustiers , commence par équiper un Navire , il prend ensuite son expédition au Bureau des Classes , & lui présente le rôle de son équipage sur lequel il fait mettre le nombre

d'hommes qu'il veut. Il fait battre le tambour dans la ville ; on annonce que c'est un tel Corsaire , commandé par un tel , qui va partir : c'est sur la réputation du Capitaine que les Flibustiers s'empressent , plus ou moins , de se présenter. Quelques fois , par un tour d'esprit qui est leur est particulier , ils laissent appareiller le navire avec ses seuls Officiers : il passe un jour ou deux à louvoyer à la vue de l'Isle , alors vous voyez tout-à-coup un essain de Flibustiers se jeter dans des pirogues & courir à bord ; le Capitaine n'a plus que l'embarras du choix ; mais comme il seroit délicat à faire , & très-dangereux de mécontenter ceux qu'on rejetteroit , on les fait tirer tous au sort pour savoir ceux qui doivent rester & ceux qui retourneront à terre. Quand le Capitaine a ceux qu'il lui faut , il prend leur nom , le couche sur ses registres & en envoie un double au Commissaire des Classes pour le mettre sur le rôle. Voilà comment on fait son équipage , & comment je fis le mien , après m'être d'abord pourvu d'un petit navire.

Alors j'offris mes services au Congrès , & en ayant obtenu une Commission , je me mis à courir sur les sujets du Roi d'Angleterre. Je fis un grand nombre de Prises , avant qu'on se doutât en Europe qu'il y eût des Corsaires Américains ; mais comme les Anglois l'apprirent bientôt à leurs dépens , ils armerent avec soin tous les navires qu'ils expédioient dans leurs Colonies ; & c'est alors qu'il y eut vraiment quelque gloire à s'en emparer. Mon bâtiment étant toujours moindre que celui que j'attaquois , & mon artillerie fort inférieure , tant par le nombre & le calibre des pieces , que par le savoir faire des Canonniers ; je ne pouvois pas prêter long-tems le côté aux ennemis , ma seule ressource étoit dans l'abordage. Je suivois en cela l'exemple des anciens Flibustiers. On sait

qu'ils alloient droit à tout bâtiment qui se présentoit sans en examiner la portée, & que courant à l'instant à l'abordage, ils se font mille fois emparé d'un vaisseau de guerre avec un bâtiment si petit, qu'on auroit pû le prendre pour la chaloupe de ce navire qu'ils enlevoient. C'est aussi de cette maniere que j'attaquois; mais comme il seroit trop long de rapporter ici trente ou quarante actions soutenues avec gloire & presque toutes couronnées par le succès, c'est seulement sur une des plus importantes prises que j'aie faites, que j'arrêterai les regards de mes lecteurs.

Au mois de Mai 1777, j'avois mis en mer avec un Corfaire nommé le Tigre, portant quatorze canons de six livres de balle, n'ayant qu'un mât & une voile demi-latine, mais monté par cent vingt hommes, suivant l'usage des Flibustiers de surcharger d'équipage leurs plus minces bâtimens. Je croisois depuis deux jours à la latitude d'Antigue, lorsque je vis un gros vaisseau venir à moi vent-arriere, avec sa flamme en tête du mât. Méprisant ma petiteesse, il se mit à me canonner; & moi bien résolu de l'en faire repentir, je mis mes voiles au plus près, le cap au Sud, pour tâcher de lui gagner le vent. Quand je l'eus dépassé & que je vis son travers, je reconnus que c'étoit un navire marchand, très-fort & très-bien armé. Cependant nous allions toujours, moi tâchant d'avoir le vent, & lui se rangeant sur moi, & me lâchant toujours quelque canonnade. Pendant tout ce tems je me disposois à l'abordage. Quand tout fut prêt, je montai sur le pont, & je dis pour toute harangue à mon Equipage, en lui montrant le vaisseau : *Garçons, voilà du butin*. Aussi-tôt il part un cri de *Vive le Roi; mon Capitaine, à bord, à bord*. J'arrive sur le navire, je lui tire un coup de canon à boulet, & j'arbore

mon Pavillon Américain : point de réponse. Je lui en tire plusieurs autres : Rien. Pour lors j'amène le Pavillon Américain pour arborer le Pavillon rouge , qui est le Pavillon sans quartier. Je lui tire encore deux coups de canon ; toujours rien. Je fais allumer la *Potiche*, c'est-à-dire un grand pot de terre du poids d'environ cent cinquante livres , plein de grenades & d'autres artifices , & environné d'une cinquantaine de mèches. Je fais monter tout mon Equipage sur le beaupré , chaque homme ayant un pistolet à la main , un autre à la ceinture , & un poignard entre les dents. Pendant que je dépassois le navire pour revenir au vent & lui mettre mon beaupré entre son grand mât & son artimon , je fus forcé de lui présenter un instant le travers , & il en profita pour me lâcher toute sa bordée , qui heureusement ne me fit aucun mal. Alors je fis jeter à la fois le grapin & la potiche qui fit un ravage effroyable , & nous trouvant bord à bord , nous nous élançames sur ce navire avec tant de fureur , qu'en un quart-d'heure , de quatre-vingt hommes d'équipage qu'il avoit , il n'en échappa que sept ; tout le reste fut poignardé. C'est ainsi que je devins maître d'un vaisseau de vingt quatre canons en batterie , portant une cargaison de de près de cinq cent mille francs , & qui comptoit tellement sur sa force , qu'il étoit parti de Plimouth sans en avoir fait assurer un sol.

Quand la guerre éclatta entre la France & l'Angleterre , je me hâtai de reprendre le Pavillon de mon Roi , heureux d'avoir contribué à former des hommes qui pouvoient être utiles à son service , & mourir avec honneur pour lui. J'étois à Saint - Pierre avec mon Corsaire & mes Flibustiers , lorsque M. le Marquis de Boui... projeta l'expédition de la

Dominique. Un soir M. F....., Capitaine de Corsaire comme moi, vint me trouver de la part de ce Général, pour me dire qu'il désiroit que mes Flibustiers & moi nous allâssions enlever le fort de Cachacrou, & que lui, F....., marcheroit à notre tête. Je répondis à M. F..... que mes Flibustiers appartenoient au Roi, & que le Général en pouvoit disposer, mais que, quant à moi, je n'avois que faire dans cette expédition, si on la faisoit de cette manière. M. F..... s'en alla avec cette réponse. Peu de tems après M. de Bou... m'envoya chercher; il me demanda pourquoi je ne voulois pas être des leurs? *C'est, mon Général, répondis-je, que si je vais avec mes compagnons, il me semble que c'est à moi de les commander, & non à M. F..... qui n'a rien de commun avec eux : s'il y a un coup de fusil à gagner, je suis bien aise qu'il soit pour moi ; mais quand je l'aurai reçu en enlevant le fort, je ne veux pas qu'on en mette l'honneur sur le compte d'un autre.* M. de Bou... eut la bonté de trouver ma réponse raisonnable; il me dit que j'irois seul avec mes gens, de les préparer à partir, & d'être prêt le lendemain matin à quatre heures. Alors j'allai en ramasser le plus qu'il me fut possible : j'ignore ce qu'eût fait le nom d'un autre, mais enfin plus de quatre cents Flibustiers s'enrôlèrent sur le mien. C'est que j'avois pour eux l'extrême mérite de prodiguer mon bien autant que ma vie; ils savoient que l'argent ne m'étoit rien, que tant qu'il restoit quelque chose dans ma bourse, on ne pouvoit pas tenir pour vuide celle de mes compagnons : d'ailleurs, j'aimois à les louer, à les faire valoir, à les servir dans leurs peines & dans leurs querelles. C'est ainsi qu'il faut vivre avec eux pour tirer parti de leurs qualités. Je puis dire avec vérité que cette conduite m'avoit si bien réussi, qu'il n'y en

avoit pas un seul qui ne m'eût suivi jusqu'au bout du monde ; & qui n'eût donné son sang pour moi.

Les troupes qui devoient nous seconder dans l'expédition, avoient ordre d'arriver dans la nuit pour être embarquées ; un retard imprévu les en empêcha, & l'embarquement, qui devoit se faire au point du jour, fut remis à l'après-midi : alors les Flibustiers, toujours pressés d'abuser de la vie, tant qu'ils ne combattent pas, se mirent à danser, au son du tambour, aussi parés & aussi insoucians, que s'ils fussent allés à des nêces ; ils faisoient porter des barriques de vin dans les rues, ils forçoient tous les passans d'y boire, &c. C'est ainsi qu'ils passèrent toute leur matinée ; enfin à quatre heures nous fûmes embarqués avec M. Roque, Officier d'Artillerie, & vingt Soldats, pour garder le fort, si nous avions le bonheur de l'enlever ; deux heures après nous fîmes route, escortés par la frégate la *Diligente*, & nous prîmes terre au point du jour. Nous partîmes tout de suite pour tâcher de surprendre le fort : on nous découvrit en passant près de la presqu'île (1), & on nous tira quelques coups de canon ; mais ils ne firent que presser notre marche, & comme le fort étoit mal gardé, nous l'enlevâmes sans beaucoup de peine, & presque sans ensanglanter notre victoire ; il n'en coûta la vie qu'à deux Anglois.

M. Roque & ses vingt Soldats s'étant emparés des canons, se mirent en un instant en état de défense. Pour nous, qui ne faisons plus rien là, après avoir crié aux bateaux, qui nous avoient amenés, que le fort étoit pris, & qu'ils en avertissent

(1) Le fort de Cachacrou est situé sur un petit morne ; avant d'arriver à ce morne, il faut passer sur unelangue de terre qui s'avance dans la mer, & qui, par cette raison, se nomme la presqu'île.

le Général, nous descendîmes en courant jusqu'à l'ance la Souffriere, & , y ayant trouvé des pirogues, nous allâmes joindre M. de Bou... , qui tenoit la mer avec sa petite flotte, pour soutenir, s'il le falloit, son débarquement; il se fit à la pointe Saint - Michel, & fut suivi de la capitulation de l'île.

Il étoit nuit quand tout cela fut fait. On pouvoit craindre, avec quelque apparence de raison, que mes Flibustiers ne fissent quelque ravage. Nuls Soldats ne valent mieux dans l'action, mais nuls Soldats ne sont plus difficiles à contenir quand elle est passée; il faut du tems pour les ramener à des idées d'ordre & de modération, & lorsqu'ils se trouvent dans un pays de conquête, il ne faut pas s'attendre, le soir du jour qu'ils l'ont faite, qu'ils ayent un respect bien profond pour les propriétés de gens qu'ils étoient autorisés le matin à traiter en ennemis. M. de Bou..., qui les connoissoit, & dont ce ravage auroit empoisonné la gloire, me pria instamment de tâcher de les contenir; je promis d'y faire mon possible. J'eus recours à un expédient qui ne manque jamais son effet; ce fut de les dégoûter du pillage, en leur achetant, de ma propre bourse, tout ce que leurs rapines auroient pû leur procurer. Les ayant mis tous en quartier dans un lieu, je leur fis jurer qu'ils attendroient mon retour, sans s'en écarter; & escorté des plus paisibles d'entr'eux, je passai la nuit à courir la ville, & à ramasser, à prix d'argent, tout ce qu'elle pouvoit fournir. Je disois au Colon, en qui je trouvois de la résistance, non pas à donner, je n'acceptois rien de cette manière, mais à vendre, à quels hommes il auroit à faire, si tous leurs besoins n'étoient pas satisfaits. Cette espece d'exhortation, qui avoit la sûreté de ces pauvres gens pour objet, est la seule

violence que je me sois permis d'employer dans l'île ; si la mémoire de mon nom s'y est conservée, je ne crains pas qu'elle y soit flétrie d'aucun des reproches, que le malheureux adresse au vainqueur qui l'a foulé.

Le lendemain je les embarquai tous pour retourner à Saint-Pierre ; M. le Marquis de Bou... y repassa lui-même, après avoir employé quatre ou cinq jours à la Dominique, à se bien assurer sa conquête. Il me donna peu de tems après un brevet de Lieutenant de frégate, pour servir sur la flutte du Roi la *Truite*, qu'il étoit bien aise de conserver dans sa colonie. Quoique ce brevet ne fût que pour la campagne, j'en aurois été content, si je n'avois vu, quelque tems après, la plupart de ceux qui avoient servi dans l'expédition de la Dominique, avec moins de succès que moi, obtenir des récompenses qui effaçoient la mienne. M. F..... entr'autres, qui étoit allé en France, porter la nouvelle de la conquête, en revint avec la croix de Saint-Louis ; alors je me souvins de la prédiction de mon pere ; le découragement entra dans mon ame ; j'allois tout abandonner, lorsque M. le Comte d'Estaing parut dans nos colonies.

Ce Général, qui avoit entendu parler de moi, & qui méritoit la conquête de la Grenade, eut la bonté de penser que je pourrois l'y servir utilement ; il me fit monter sur son bord ; il m'annonça qu'il m'avoit destiné le commandement de soixante Grenadiers d'élite, pour marcher à la tête de la colonne qu'il commanderoit lui-même, & monter le premier à l'attaque du morne de l'Hôpital. On peut juger avec quel transport j'acceptai cette honorable marque de confiance. Mes soixante Grenadiers & moi fûmes embarqués sur un pilot-

bot (1) qui suivoit l'armée navale; le débarquement s'effectua, & il ne fut plus question que de prendre le fort du morne de l'Hôpital, où Lord Macartney, Gouverneur de la Grenade, s'étoit renfermé avec cent cinquante Grenadiers, quelques Matelots & six cent hommes de milice; fort, qui, par sa situation, & parce qu'il contenoit toute la garnison, en se rendant, faisoit tomber l'île entière en notre pouvoir.

Le morne de l'Hôpital, est une montagne très-escarpée au nord & au sud, mais dont les deux autres faces sont plus accessibles. Le long de celle de l'occident, est bâtie la ville, laquelle est commandée & défendue par un fort assis sur la crête de la montagne; à l'est du fort, est une espèce de terre-plein, à l'extrémité duquel, & dans l'endroit où le morne reprend sa pente, on avoit placé une batterie; au-dessous de cette batterie, étoit un retranchement défendu par des troupes régulières; & à deux cent pas de ce retranchement, en étoit un autre défendu par des milices. J'avois ordre de forcer ces deux retranchemens, & de m'emparer de la batterie de l'est, dont le feu auroit pu incommoder extrêmement notre armée, & si je trouvois trop de résistance, M. le Comte d'Estaing, qui marchoit lui-même après moi, à la tête de sa colonne, devoit arriver pour me soutenir.

Parvenu au premier retranchement, les milices qui le défendoient lâcherent le pied & s'enfuirent vers le bas de la montagne; alors je volai au second retranchement, où les grenadiers anglois, que la lâcheté de ces milices décourageoit, me résistant foiblement, je les pouffai, les mis en fuite, & les

(1) Un pilot-bot, est un bâtiment à deux mâts, qui n'a qu'un pont, & qui est bas comme une galère, & va à voile & à rame.

pour suivis jusqu'à la batterie du Terre-plein, où même ils ne s'arrêterent pas, & je m'y trouvai sans ennemis. Je fis aussitôt pousser, par mon détachement, trois cris de *Vive le Roi*, pour avertir M. d'Estaing, qui déjà gravissoit la montagne avec sa colonne, que mon attaque avoit réussi. Ensuite voyant l'extrême terreur des Anglois, je crus qu'il falloit en profiter, les pousser de poste en poste, & qu'en entrant dans le fort en même tems qu'eux, il ne seroit pas impossible de s'en emparer, sans attendre l'arrivée du Général; ainsi sans m'arrêter à la batterie, je filai tout de suite le long du Terre plein. Mais voici ce qui pensa causer ma perte.

Entre le fort & la batterie étoit une maison de bois, appartenante au Lord Macartney, dans laquelle se trouvoit dans cet instant toute son argenterie avec une partie de ses bijoux. Mes grenadiers s'arrêterent pour la piller, & moi croyant qu'ils me suivoient, je courus au fort, & de-là au pavillon anglois, qui y flottoit sur la batterie principale; j'en coupai la corde d'un coup de sabre, je l'amenai, le mis sous mon bras, & j'arborois le pavillon du Roi à sa place, lorsque les Anglois qui, en me voyant paroître s'étoient enfuis par les embrasures, s'apercevant que j'étois seul, & que la colonne de notre armée étoit encore loin, revinrent sur moi dans l'espérance de m'accabler avant qu'elle fût arrivée. Je n'eus que le tems de m'écrier, *à moi Grenadiers*, & de m'adosser au mât, je couvris mon bras gauche de ce pavillon que je venois d'en arracher, & faisant la pirouette avec mon sabre, je me défendis seul contre cette troupe qui m'attaquoit la bayonnette au bout du fusil; enfin j'allois succomber, un Grenadier s'étoit détaché pour me plonger sa bayonnette dans le côté, lorsque Houradou, Sergent du détachement que je commandois, qui

avoit entendu mon cri, fondit sur lui & le perçant de coups m'arracha au plus grand danger qui eût jamais menacé ma vie. A l'instant M. le Comte d'Estaing parut avec sa colonne, tous les ennemis reprirent la fuite, & moi tenant Houradou d'une main, & de l'autre ce pavillon qui avoit pensé me coûter si cher, je les présentai tous deux à M. d'Estaing, en lui racontant le péril dont je sortois & comment mon Sergent m'en avoit sauvé. M. d'Estaing sur le champ embrassa ce brave homme, & au nom du Roi le fit Officier. Ainsi se termina l'assaut, & on peut même dire la conquête de la Grenade. Nous étions maîtres de toutes les batteries du morne ; M. le Comte d'Estaing les fit tourner contre la ville, ce qui la contraignit de se rendre à discrétion.

Il n'en étoit pas du Général qui nous commandoit, comme de ceux, près de qui votre vie toute seule ne suffit pas, auxquels il faut absolument que quelque chose de particulier vous recommande, & qui n'attachant leurs regards que sur les actions de leurs affidés, prodiguent à ce que ceux-ci font de plus obscurs, les récompenses qu'ils dénieient aux faits les plus éclatans des autres, & décourageroient pour jamais les subalternes qui ont le malheur de les suivre, si rien pouvoit décourager un François qui combat pour son Roi & pour son pays. M. le Comte d'Estaing publia hautement tout ce qu'il croyoit me devoir, avec des expressions si flatteuses, que cette bienfaisance qu'il faut garder, lorsqu'on parle de soi, me défend de les répéter ; il promit de solliciter pour moi la Croix de Saint Louis & un grade dans la marine, & en attendant, pour me témoigner, par tout ce qui dépendoit de lui, toute sa reconnoissance, il me créa Capitaine de port de l'Isle que je venois de l'aider à conquérir.

Si cette place m'eût privé de l'honneur de combattre à la suite, je n'en aurois pas voulu ; mais ce Général me permit d'y nommer un homme *par interim*, & m'annonça qu'il comptoit sur moi pour ses autres expéditions ; en conséquence, il me donna pour celle de Savanah une compagnie de quarrevingt-cinq hommes qui fut formée de l'élite des Grenadiers de l'armée. Lorsque l'assaut de cette place fut résolu, M. le Comte d'Estaing composa, de ma compagnie, la première avant garde, & me chargea d'attaquer la principale redoute. Cinq cents Grenadiers eurent ordre de me soutenir & d'attaquer à ma suite.

En avant de la redoute étoit un fossé, & en avant du fossé & à la demi-portée du pistolet un abatis d'arbres. J'y fis brèche dans un instant, & m'élançant par dessus cette brèche j'allai droit au fossé, que je franchis le pistolet à la main, & je pénétraï ainsi dans la redoute. Après moi entrèrent tous les Grenadiers de ma compagnie. La redoute étoit enlevée, si le détachement qui devoit me soutenir eut obéi aux ordres du Général ; malheureusement, quand ils furent à la brèche de l'abatis, le feu y étoit si terrible, qu'ils filèrent à l'instant sur la gauche, espérant, par ce circuit, éviter une partie du danger, mais ils s'enfoncèrent dans un marais qu'ils ne voyoient pas, & pendant qu'ils s'agitoient pour en sortir, les Anglois tirèrent sur eux à coup sûr & en couchèrent à terre le plus grand nombre.

Cependant je me maintenois avec tous les miens dans l'attaque de cette redoute ; notre entrée avoit été si vive & si brusque, qu'elle avoit déconcerté les ennemis, je démêlai bien nettement parmi eux un mouvement qu'ils firent pour s'enfuir, & ils auroient certainement pris la suite, s'ils m'euf-

sent vu soutenu. Mais que pouvoient faire quatre-vingts hommes contre cinq cent ? Mes plus braves compagnons étoient tombés à mes côtés, je restois presque seul au milieu d'un tas de morts; la retraite étoit devenue aussi périlleuse que l'attaque, il fallut pourtant s'y résoudre; je la fis en franchissant de nouveau le fossé & l'abbatis, au milieu d'une grêle de coups de fusil, qui m'emportèrent encore quelques hommes: & par une suite de ce bonheur, qui m'a toujours suivi dans mes expéditions les plus périlleuses, je me sauvai moi treizieme, sans avoir reçu la moindre blessure, d'une occasion où j'aurois dû mille fois laisser la vie.

Ce fut là le terme de mes campagnes : M. le Comte d'Estaing, qui revenoit en Europe, m'embarqua sur la frégate *la Cérés*, & m'envoya exercer ma place de Capitaine de Port à la Grenade.

Je sentis, en arrivant dans cette île, combien ma position y étoit délicate; parvenu, par une suite d'actions heureuses, au poste que j'occupois, je me voyois, à trente-deux ans, en possession d'une place, qui est souvent la dernière récompense d'un vieux guerrier. Cette première circonstance n'étoit déjà que trop capable d'exciter l'envie; malheureusement il y en avoit d'autres encore bien plus propres à l'aigrir qu'à la calmer. J'avois une assez grande fortune; c'étoit le prix de quatre ans de courses & de dangers, & de près de quarante combats. Je croyois qu'en en jouissant sans faste & sans avarice, en ne m'en faisant accroire sur rien, en accueillant dans ma maison tous ceux qui voudroient me faire l'honneur d'y venir, en ouvrant ma bourse à l'indigence, & en mettant par surcroît, dans tout ce que je ferois, beaucoup de simplicité, de retenue & de modestie, je parviendrois à me

faire pardonner ma fortune , puisqu'enfin ce n'est point un crime , & qu'il semble qu'on n'a droit de la reprocher , qu'à ceux qui en jouissent avec une insolence dont j'étois fort éloigné. Mais il y a des passions que rien n'adoucit. Je reçus tant de dégouts , j'entendis tant de mots amers , & il m'en revenoit tant de plus fâcheux : je vis sur certains visages une haine si mal déguisée , même par ce masque de politesse dont l'usage du monde nous apprend à la couvrir , que je résolus de quitter mon poste , auquel , aussi bien , je me reconnoissois moins propre qu'aux expéditions qui exigent un coup de main. J'écrivis donc à M. le Comte d'Estaing , pour le supplier , puisqu'il sembloit avoir quitté sans retour l'Amérique , & qu'il n'y restoit plus rien à faire pour moi , d'obtenir qu'on m'employât en Europe , ne lui dissimulant aucune des raisons que j'avois d'être dégoûté de ma place , & espérant calmer , par ma retraite , la haine qu'on m'y montrait.

Dans l'intervalle de la lettre à la réponse , le Roi , à qui on avoit rendu compte de mes services daigna m'accorder la seule récompense que j'en eusse jamais désirée , en me créant Chevalier de Saint-Louis. Cette grace me fut annoncée par M. le Marquis de Bou... , dont je transcrirai la lettre , après avoir d'abord mis celle qui m'étoit adressée par le Roi , sous les yeux de mes Conseils.

Monf. de Vence , portoit la Lettre du Roi , la satisfaction que j'ai de vos services m'ayant convié à vous associer à l'Ordre Militaire de Saint-Louis , je vous fais cette lettre pour vous dire que j'ai commis le sieur Marquis de Bou... , Maréchal de mes camps & armées , Gouverneur de mon isle Martinique & dépendances , pour , en mon nom , vous recevoir & admettre à la dignité de Chevalier de Saint-Louis ; & mon intention est que vous vous adressiez

adressiez à lui pour prêter en ses mains le serment, que vous êtes tenu de faire en ladite qualité de Chevalier dudit Ordre, & recevoir de lui l'Accolade & la Croix, que vous devez porter dorénavant sur l'estomach, attachée d'un petit ruban couleur de feu: voulant qu'après cette réception faite, vous teniez rang entre les Chevaliers dudit Ordre, & jouissiez des honneurs qui y sont attachés; & la présente n'étant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, *Monf. de Vence*, en sa sainte garde. Ecrit à Versailles, le 24 Janvier 1780. Signé, LOUIS. Et plus bas, DE SARTINE.

Je vous annonce avec plaisir, *Monsieur*, m'écrivait M. le Marquis de Bou... en m'envoyant cette lettre, que le Roi a bien voulu vous accorder la Croix de Saint-Louis; j'adresse la lettre de Sa Majesté à M. le Comte de D...., en le priant de vous la remettre, & je vous recevrai Chevalier à la première occasion qui vous rapprochera de moi. J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement, &c. Signé, BOU....

Dès que j'eus reçu la lettre du Roi, j'annonçai le dessein où j'étois de passer au premier jour à la Martinique, pour y recevoir la Croix de la main de M. de Bou.... Alors la rage de mes envieux ne connut plus de mesure; mais avant de dire à quels excès elle s'emporta, il est un petit nombre de faits dont il est nécessaire que je rende compte.

Peu de temps après avoir été installé dans ma place de Capitaine de Port, je trouvai sur un vieux vaisseau qui servoit de ponton, un vieux cable & quelques morceaux de corde, que je gardois en magasin pour en faire de l'étoupe. Je m'occupois dans le même temps à faire combler un marais dont les exhalaisons infectoient, & dont je voulois faire une place d'armes; mes ouvriers, en y travaillant, déterrèrent deux

obusiers tout rouillés. Chacun m'assuroit que ces chétifs effets étoient une épave, & que, d'après un usage constant dans l'isle, un des droits de ma place étoit de les faire vendre à mon profit : or, comme il n'y a nulle honte à user de son droit, j'avouerai ici sans détour que j'eusse fait vendre les obusiers & le cable, si j'avois eu le moindre besoin d'argent; mais ma fortune surpassoit de bien loin mes desirs : au lieu d'être pressé d'argent, c'est moi qui en prêtois aux autres : je pourrois même citer parmi ceux que j'ai obligés dans une pressante détresse, tel qui n'a pas rougi depuis de se ranger parmi mes plus violens ennemis. Mon Lieutenant, nommé M. M..., n'étant pas si riche que moi, étoit plus tenté de blâmer mon désintéressement que de l'imiter; il le qualifioit de négligence, il me pressoit de débarrasser ma maison de ces effets qui y déperissoient; si la peine m'arrêtoit, il se chargeroit, lui, de les faire vendre, sur-tout si, ayant égard à la modicité de sa paye, j'avois la bonté de lui abandonner la moitié de leur produit. Importuné de ce discours, qu'il me répétoit sans cesse, je lui dis enfin un jour qu'il pouvoit faire de ces maudits effets tout ce qu'il voudroit, pourvu sur-tout que je n'en entendisse plus parler. On devine bien qu'il ne se le fit pas redire; il vendit les deux obusiers, les cordes & le cable, & me rapporta, je crois, 1800 livres, qu'il me dit être la moitié du produit, & que je reçus sans les compter.

Tel est le premier fait dont la haine de mes ennemis résolut de se prévaloir. Il faut encore que j'en expose deux autres.

Il y avoit à la Grenade, comme je l'ai déjà dit, un vieux vaisseau qui servoit de ponton; mais il n'y avoit point de radeaux de carène dans le port, ni dans les magasins de quoi en faire. J'avois le droit, par ma place, de faire cette dépense

aux frais du Roi ; j'aimai mieux l'épargner à Sa Majesté, en mettant à profit de vieux matériaux qui se trouvoient sous ma main. Le vaisseau *le César*, dans le combat qui suivit la prise de la Grenade, avoit eu son mât d'artimon percé de cinq boulets ; on fut obligé de lui mettre un mât de rechange. L'autre resta dans le port, & y pourrissoit à rien faire : je crus qu'il pourroit servir pour mon radeau ; je le fis scier en trois pour en former les longueurs, & voici comment je me procurai les planches de traverse. Mes ouvriers avoient retiré du marais que je faisois dessécher quelques vieilles chaloupes abandonnées ; je les fis déchirer, on en empila les planches, parmi lesquelles mon projet étoit de faire trier les meilleures pour les employer à mon radeau.

Mais on ne m'en donna pas le tems.

Tant qu'on avoit cru que la Cour oublieroit mes services, on m'avoit laissé faire en silence, sans prétendre que je m'écartois de mes devoirs. Dès qu'on eut appris que le Roi m'accordoit la Croix de Saint-Louis, & que j'irois au premier jour la recevoir à la Martinique, ce qui avoit été innocent jusques-là, cessa de l'être. Mes ennemis s'emparèrent des faits que je viens d'exposer. On va voir le parti qu'en tira leur haine.

Le Gouverneur me fit arrêter dans ma maison, & me força de comparoître dans un Comité qu'il convoqua. Je déclarai qu'étant sans pieces, & sept ans s'étant écoulés, je n'espere pas rendre mot à mot ce qu'on me demanda & ce que je dis dans l'espece d'interrogatoire que le Comité me fit subir : je crois cependant pouvoir répondre de l'exactitude du sens, la douleur de me trouver tout-à-coup investi d'ennemis, & la profonde humiliation d'être traîné devant eux comme un

coupable, ayant gravé dans mon ame toutes les circonstances de cette affreuse journée, en traits qui ne s'en effaceront jamais.

Le Comité commença par me reprocher ma conduite & ma *criminelle* avidité. De quel droit m'avisais-je de m'emparer de deux obusiers & d'un cable qui ne m'appartenoient pas ? pourquoi faisois-je scier les mâts du Roi & déchirer ses chaloupes ? étoit-ce pour détruire une partie des effets de Sa Majesté, & pour vendre les autres à mon profit, que la place de Capitaine de Port m'avoit été confiée ?

Telles furent à-peu-près leurs imputations ; & moi je gardai quelques instans le silence. J'avois besoin de revenir de l'effroi que m'avoit causé cet art d'empoisonner les meilleures intentions, & de trouver un crime dans les actions les plus simples. Enfin je repris la force de parler. Voici quelle fut ma réponse.

Je supplierai d'abord le Comité (dis-je) de pardonner le trouble que je viens de laisser paroître, à un homme pour qui toute espèce d'accusation étoit nouvelle, & qui n'avoit pas encore eu besoin d'apprendre à se disculper. On m'accuse d'avoir fait scier un mât appartenant au Roi, & d'avoir fait déchirer de vieilles chaloupes. Avant de m'expliquer sur cette action, j'observerai que ce n'est pas l'intérêt qui a pu me la faire commettre : le mât, les chaloupes existent encore en nature, & je n'en ai retiré ni pu retirer aucun profit. J'oserai vous demander ensuite, Messieurs, comment vous pouvez me faire un crime d'un pareil fait, vous qui connoissez les devoirs de ma place, le peu de valeur des objets dont il s'agit, & l'utile usage auquel je voulois les appliquer. Ce Port, vous le savez, manque d'un radeau de carène ; les Négocians m'en demandent un depuis long-tems ; pouvois-je me dispenser de le leur accor-

der ? & falloit-il faire supporter au Roi cette dépense, lorsqu'un vieux mât & des chaloupes qui pourrissoient à rien faire, pouvoient l'épargner à Sa Majesté ? J'avouerai que je ne l'ai pas cru. J'ai fait retirer le mât de l'eau & les chaloupes du marais où elles étoient enterrées ; c'est à en faire ce radeau de carène que je les destine. Ne m'en croyez pas si vous voulez, Messieurs ; mais commettez quelqu'un pour en faire la visite : il trouvera les chaloupes, il trouvera sur-tout le mât déjà disposé pour cet usage : alors j'espère que l'explication que je vous donne vous semblera suffisante, & que vous cesserez de persécuter un honnête homme, pour avoir fait son devoir. Quant au cable & aux obusiers, j'observerai qu'il n'est pas exact de dire qu'ils appartoient au Roi : jamais ces effets n'ont appartenu au Roi ; aussi n'étoient-ils pas sur son inventaire ; c'étoient de véritables épaves. A la vérité je les ai fait vendre ; mais daignez considérer qu'en cela je n'ai fait qu'user d'un droit inhérent à ma place, tel qu'un usage constant dans cette Isle l'avoit établi. Cet usage attribue les épaves au Capitaine de Port, & lui permet de s'en appliquer le produit. Quand un usage existe, c'est pour qu'on s'en serve. Si donc je me suis prévalu de celui-là, je demanderai où est mon crime ? où est même le sujet de reproche ? & où sont vos titres pour changer la face des choses & pour me contester ce droit, lorsque mes prédécesseurs en ont joui ? Vous m'accusez d'une avidité criminelle ! Pour toute réponse je vous oppose ma vie. Messieurs, l'homme est conséquent dans son avidité : celui qui aime assez l'argent pour lui sacrifier ses devoirs, commence par se faire faire raison de ses droits, avant d'entreprendre sur ceux des autres ; & moi, depuis deux ans je néglige tous les miens. J'ai fait au Gouvernement des

avances de toute espece ; avance d'argent à mes Flibustiers, lorsqu'ils combattoient pour lui ; avance de vivres, &c. L'expédition de la Dominique me coûte dix mille francs. C'est à ce prix, & en semant l'or, pour prévenir tous leurs besoins, que j'empêchai les Flibustiers de porter le ravage dans l'Isle. Je dois au Roi d'exposer ma vie ; mais je ne lui dois point le sacrifice de mon bien : je pourrois donc solliciter mon remboursement ; mais à Dieu ne plaise. Le Gouvernement pourra entendre parler de moi pour des récompenses d'honneur, tant que je croirai en avoir mérité ; mais jamais je n'importunerai son oreille d'une discussion de pur intérêt. Encore un mot, Messieurs, & j'ai fini. Si j'avois eu pour l'argent cette avidité que vous m'imputez : ici, dans cette Isle même, j'aurois pû la satisfaire sans porter la moindre atteinte à mon devoir. A l'attaque du morne de l'Hôpital, la cassette du Lord Macartney tomba dans mes mains ; elle renfermoit, entr'autres bijoux, la plaque en diamans de son Ordre du Bain, objet de près de cinquante mille livres. Mille témoins, & le Général lui-même, me féliciterent d'une si belle prise. Et moi je rapportai au Lord Macartney sa cassette, avec tout ce qu'elle renfermoit ; il eut beau vouloir mettre un prix à cette restitution, je fus inflexible, & je sortis sans rien recevoir. Messieurs, je vous le demande, est-il croyable, est-il possible que celui qui renonce si noblement à 50,000 francs, dont les loix de la guerre l'avoient rendu maître, aille oublier son devoir pour une somme trente fois moindre ; & qu'après avoir poussé le déintéressement jusqu'à l'héroïsme, il descende tout-à-coup à la friponnerie d'un bas coquin.

Telle fut mon apologie. J'ose croire qu'il n'est pas un Tri-

bunal équitable, par qui elle ne m'eût fait renvoyer absous. Mais ce n'étoit pas pour m'absoudre que celui-là s'étoit assemblé ; ma condamnation y étoit arrêtée d'avance. On n'eut aucun égard à mes réponses. On me condamna à rendre le prix de cette épave, qui m'appartenoit ; on fit ensuite une évaluation arbitraire & exorbitante de ce mât & de ces chaloupes pourries ; & , chose incroyable, on me condamna encore à payer ce prix, quoique les effets existassent en nature, & que je n'eusse jamais eu l'intention de les appliquer à mon profit ; après quoi le Comité rédigea un procès-verbal de ma comparution, & arrangea comme il lui plut ses demandes & mes réponses.

Je déclare que je ne prétends point juger d'une manière absolue ce procès-verbal que je n'ai point ; mais enfin il faut bien que le Comité y eût dénaturé tous les faits, puisque lorsque je me rendis à la Martinique pour y recevoir la Croix de Saint-Louis de la main de M. le Marquis de Bou... , selon que la Lettre du Roi me le prescrivait, M. de Bou... refusa de me la remettre. Il me dit qu'il existoit un procès-verbal contre moi ; que j'y étois accusé de prévarication dans les devoirs de ma place, & qu'il ne pouvoit pas se dispenser de l'envoyer au Ministre, & de lui faire repasser aussi ma Croix, afin qu'il prononçât lui-même sur le tout.

Alors je me décidai à venir moi-même en France demander justice. Je ramassai ma fortune, qui montoit encore à plus de quatre cent mille francs, & qui étoit dispersée dans une infinité de mains, & sans en avoir fait assurer un sol, ni songé à la convertir en lettres de change, je m'embarquai, chargé d'or & d'argent, sur le même Bâtiment qui portoit en France

ce procès-verbal qui me déshonorait. Ce Bâtiment se nommoit le Comte de Guichen. Notre navigation fut heureuse jusques vers les côtes d'Espagne. Là nous fûmes attaqués par le Cutter le Keith, commandé par le Capitaine Trolop. Il nous assaillit à l'entrée de la nuit, & nous lâcha deux bordées si à propos, qu'il nous coula bas à la seconde. J'étois sur le pont, j'eus à peine le tems de courir à ma chambre, & d'y prendre un porte-feuille où étoit la Lettre du Roi & quelques papiers. C'est là tout ce qu'il me fut possible de sauver du naufrage de ce Navire. Je me jettai à la nage, & je fus recueilli par un canot que le Capitaine Trolop venoit de mettre à la mer pour nous amariner, car nos cris lui paroissoient les cris de gens qui se rendent; & comme il étoit nuit, il ne voyoit pas que nous coulions bas.

Le Capitaine Trolop me mit à terre à Lisbonne, où M. Odune, qui y étoit Ambassadeur du Roi, m'apprit que M. le Comte d'Estaing étoit à Cadix, & qu'il alloit y prendre le commandement de la Flotte combinée. Je me hâtai de me rendre auprès de mon ancien Général : son intérêt pour moi redoubla au récit des affreuses noirceurs que j'avois éprouvées. Je fis la Campagne sur son Vaisseau; de retour à Brest avec lui, je vins à Paris demander justice. Il y a sept ans que j'y suis, sans avoir rien obtenu. Ce n'est pourtant pas une grace que je demande, mais un conseil de guerre que je poursuis; & je n'aurois pas cru avoir besoin de faveur pour avoir des Juges, & pour être admis à prouver devant eux que je ne suis pas un infâme, & que je n'ai pas mérité de perdre, par ma conduite, cette récompense éclatante accordée aux services que j'ai rendus à mon Pays : c'est le droit que tout homme apporte en naissant, & s'il falloit montrer par un seul mot les conséquences
de

de ce que j'éprouve , je demanderois à ce qu'il y a de plus respectable parmi mes concitoyens , où en seroit leur honneur , si la haine & l'envie avoient pu en disposer arbitrairement. Ce n'est donc plus cette Croix , que j'ai si long - tems désirée , que je réclame , c'est un Tribunal severe , inflexible , mais qui le soit pour mes ennemis comme pour moi ; un Tribunal où ce que j'ai fait & ce qu'ils disent soit discuté ; où je sois réintégré dans tous mes droits si je prouve mon innocence , & puni avec éclat si les imputations qu'on m'a faites ne sont pas dénuées de vérité. C'est là ce que je demanderai sans cesse , quoique puissent faire mes ennemis , & ce que je ne désespérerai jamais d'obtenir sous un Roi , à qui il suffit de déférer une injustice pour en obtenir la réparation.

Pour comble de maux , il ne me reste plus rien ; mon dernier naufrage a tout englouti. Après avoir possédé une assez grande fortune , je suis réduit , pendant que je demande justice , à subsister aux dépens de mon frere aîné (1) , dont à la vérité la générosité ne s'est jamais démentie. Nous remplissons l'un envers l'autre ce rôle si rare , & cependant si convenable à notre situation respective , lui de ne mettre aucune borne à ses largesses , & moi de resserrer sans cesse mes desirs , de leur permettre à peine de s'étendre jusqu'à mes plus rigoureux besoins ; d'autant plus réservé dans mes demandes , que je fais que je n'ai point de refus à craindre. Aussi il m'est souvent arrivé de me trouver près de la détresse , faute de la lui

(1) Ce frere à qui je dois tant , & dont je me plais à consigner ici la touchante générosité , a été comme moi Capitaine de Corsaire dans sa jeunesse ; & il étoit fait , par ses talens & par son courage , pour arriver aux dignités , si une blessure qu'il reçut ne l'eût contraint de quitter la mer. Dans l'avant dernière guerre il eut le talon emporté dans un combat où il se distingua tellement , que Sa Majesté , sur le compte qui lui en fut rendu , daigna lui faire remettre une épée d'or , comme une marque de l'estime qu'Elle avoit pour son courage.

avoir fait connoître. C'est dans cette espee de situation que j'étois au mois de Décembre dernier. Ayant une dépense imprévue à faire, M. Doré, qui connoissoit ma famille, ma situation & mes ressources, me prêta huit cent francs, dont je fis mon billet payable à son ordre, par-tout le courant de Février dernier. L'échéance arriva, & je me trouvai hors d'état de rendre ces huit cent francs. Malheureusement il en avoit un besoin pressant, c'est du moins ainsi que je m'explique la résolution qu'il prit de me faire assigner. Mais au lieu de me poursuivre au Châtelet, Jurisdiction ordinaire des Citoyens, M. Doré crut ou fit semblant de croire que j'étois Négociant, & justiciable des Consuls. C'est là qu'il m'a poursuivi, & qu'il a surpris contre moi, le 5 Mai dernier, une Sentence qui me condamne à lui rendre ses huit cent livres, avec intérêts & dépens.

Assurément ce n'est point pour me soustraire à une condamnation que je reconnois pour fondée, & que j'aurois prévenue si je me fusse trouvé alors en argent, que j'ai interjetté appel de cette Sentence : je suis au contraire tout disposé à m'y soumettre sur ce point : je viens d'en donner la preuve, en faisant des offres réelles à M. Doré de cette somme que je lui dois. Mais toute juste qu'est au fond la Sentence des Consuls, il m'importe de prouver qu'ils n'avoient pas le moindre droit de la rendre ; il m'importe qu'on n'ait pas impunément méconnu mes titres ; que je ne sois point privé de mes Juges naturels, que dans les contestations que je pourrai avoir par la suite ; car quel homme en est à l'abri, on ne s'autorise point de cette usurpation ni de mon silence, pour m'enlever les privileges de mon état, pour m'en donner un que j'honore comme utile, & comme ayant été celui de mes peres, mais qui, enfin, n'est pas le mien : il m'importe sur-tout de ne pas renoncer aux formes

lentes & tutélaires qui protègent les autres Citoyens dans les Tribunaux ordinaires, pour me soumettre à une Jurisdiction, dont l'usage est de juger à la hâte & presque sans formes, & de condamner par corps.

Tels sont les motifs qui m'ont fait interjetter appel de cette Sentence; je les sou mets au Conseil, qui veut bien s'occuper de l'examen de cette affaire. Je le prie aussi de prendre en considération la situation singulière où je me trouve: d'examiner si je suis ou non Chevalier de Saint-Louis; & en supposant qu'il se décide pour l'affirmative, de m'indiquer les moyens que je dois employer, pour qu'à l'avenir on n'ose plus m'assigner aux Consuls, & pour que la qualité à laquelle j'ai droit ne me soit plus contestée. *Signé JEAN-GASPARD VENCE.*

YEL, Procureur.

CONSULTATION.

LES Avocats au Parlement soussignés qui ont lu le Mémoire du sieur de Vence,

ESTIMENT qu'il ne devoit pas être assigné devant les Juge-Consuls, & que les Juge-Consuls ne pouvoient pas prononcer sur la contestation qui s'est élevée entre lui & le sieur Doré. Il s'agit d'un billet à ordre. Or, les Consuls ne sont compétens pour juger des billets à ordre qu'entre Négocians: leur incompétence est certaine si le sieur de Vence n'est pas Négociant. Tout dépend donc uniquement d'une question de fait: le sieur de Vence est-il Négociant ou ne l'est-il pas?

Le sieur de Vence nie qu'il le soit. Et comme d'un côté la compétence des Tribunaux ordinaires est de droit commun,

& qu'il suffit de la réclamer; comme d'un autre côté on ne peut pas prouver une négative, c'est au sieur Doré, demandeur, à établir que le sieur de Vence est Négociant. En attendant, celui-ci prouve tout ce qu'il peut prouver, savoir, qu'il a eu l'état le plus étranger au commerce, celui d'un Militaire distingué par sa bravoure, & livré jusqu'à l'enthousiasme au service de son Roi & de son pays.

Voilà pourquoi le sieur de Vence a pu, sans sortir du cercle de sa cause, raconter sa vie entière & la noble récompense qu'il a obtenue du Roi, & les événemens qui l'ont empêché d'en porter les marques, & les soins qu'il a dû se donner pour vaincre les difficultés qui se sont opposées jusqu'ici à sa juste ambition. Assurément on jugera sans peine, qu'occupé sans relâche d'une affaire si importante, ce n'est pas cet instant que le sieur de Vence auroit choisi pour embrasser un autre état. Ainsi l'on voit que sa cause au Parlement, sur la compétence des Consuls, ne présente pas l'ombre d'un doute, puisqu'il est évident qu'il n'est pas Négociant: mais on voit aussi, par les faits, que cette affaire n'est pas la plus digne d'intéresser son ame, & qu'il a de plus grands objets à embrasser.

Sans doute le sieur de Vence peut se dire Chevalier de Saint-Louis, puisqu'il a été nommé tel par le Roi, & qu'il possède la Lettre du Roi qui lui confère cet Ordre en récompense de ses services. Le Commissaire que le Roi avoit choisi pour le recevoir ne l'a pas reçu: mais il ne dépend pas de ce Commissaire de rendre vaine la grace du Souverain; il doit s'honorer d'avoir à transmettre, aux Officiers que le Roi veut distinguer, la marque d'honneur que Sa Majesté leur destine: mais il ne lui appartient pas

de les en priver ni de la leur faire attendre. C'est donc à tort que le sieur Doré conteste au sieur de Vence la qualité de Chevalier de Saint-Louis. Le sieur de Vence l'est sans le signe extérieur, dès que le titre est dans ses mains, & qu'aucun Jugement de dégradation n'est intervenu contre lui. Son caractère, pour être moins apparent, n'en est pas moins réel; ainsi les Tribunaux peuvent le reconnoître, quoiqu'il ne dépende pas d'eux de lui en conférer la décoration.

Les moyens d'obtenir cette décoration ne sont pas l'objet direct de cette Consultation. Contentons-nous de dire au sieur de Vence qu'il doit s'adresser au Roi, le supplier très-humblement de le faire jouir dans toute sa plénitude de la grace que Sa Majesté lui a accordée le 24 Janvier 1780. Le procès-verbal dressé contre lui à la Grenade n'est point un Jugement. Si l'on s'en armoit contre sa supplique, il demanderoit des Juges pour prononcer entre lui & les Rédacteurs de cet acte qu'il accuse, non sans vraisemblance, de partialité & de haine. Le Ministre qui préside au département de la Marine appuieroit sans doute tout le premier une demande si légitime: mais si cette confiance étoit déçue, alors le sieur de Vence pourroit la porter lui-même aux pieds du Trône. C'est le dernier refuge de tout François; & sous un Roi si juste, il n'a jamais trompé & ne trompera jamais l'espérance de l'innocence opprimée.

*Délibéré à Paris le 11 Juin 1787, BONHOMME DE COMEYRAS.
D'OUTREMONT. ROUHETTE. TARGET.*

E788
V465M
1-SIZE

30309
L. C. Karpinski
Dec., 1947

477.

6

